

WARBURG INSTITUTE

FCB 255

Macler

Une amulette syriaque
de la Biblioteca Nacional
de Madrid

UNIVERSITY OF LONDON
WARBURG INSTITUTE

4
c
d
255

UNE AMULETTE SYRIAQUE
DE LA BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

257
189 ✓

UNE AMULETTE SYRIAQUE

DE LA

BIBLIOTECA NACIONAL DE MADRID

Lors d'un séjour que je fis à Madrid, en 1919, je recherchai avant tout, dans les bibliothèques et autres dépôts, les documents arméniens. A la *Biblioteca nacional*, on me présenta d'abord trois manuscrits sur parchemin, que je reconnus sans peine être des manuscrits éthiopiens. On me présenta ensuite un document qui était, cette fois, arménien. Je lui ai consacré une notice dans la *Revue des Etudes arméniennes*, tome I (1921), p. 237-238. On me soumit enfin, comme pouvant être arménien, un document qui est en caractères syriaques, gravé sur lamelles de plomb, coté V-3-17, et provenant, d'une façon tout à fait mystérieuse, de la collection impénétrable de la richissime bibliothèque de Tolède. On me dit que c'était, sans aucun doute, une amulette.

C'est à signaler et à commenter ce document syriaque, ou soi-disant tel, que j'aimerais consacrer la communication d'aujourd'hui. L'essai de traduction que je vous proposerai et le commentaire qui l'accompagnera présenteront tous les inconvénients et toutes les chances d'erreur d'un premier travail de déchiffrement.

Toutefois, ce n'est pas à votre indulgence, mais à votre érudition, à votre sagacité que je fais appel, pour corriger les fautes de lecture et les erreurs d'interprétation qui sont inhérentes à toute œuvre de défrichage.



Ce *manuscrit* sur plomb, puisque c'est ainsi qu'on me l'a présenté à Madrid, semble être une amulette d'un genre spécial. Ses dimensions sont : longueur : 11 cm 1/2; largeur : 5 cm. 3/4. Le document se compose de neuf lamelles de plomb, portant du texte seulement sur la face, disons sur le recto, et contenues dans deux cartons plus épais, revêtus, en guise de reliure, de veau plein, avec deux filets or, qui semble être du xviii^e siècle. Les lamelles et la reliure sont percées d'un trou où passe un cordon rose pâle, assez long, destiné vraisemblablement à suspendre l'amulette au cou de son propriétaire.

Entre les lamelles de plomb, on a intercalé un carton de même dimension, pour empêcher le frottement des lamelles les unes contre les autres.

Ces lamelles, telles qu'elles se présentent aujourd'hui, ne semblent pas être disposées dans l'ordre qui conviendrait. Ainsi la lamelle qui porte apparemment l'invocation *bechém aloho...* « au nom de Dieu... » doit être vraisemblablement la première du recueil; or elle se trouve être actuellement au milieu de ce volume en plomb. Il semble bien qu'un possesseur indiscret aura un jour dénoué le cordonnnet rose pour voir les lamelles plus à l'aise, et n'aura pas su les replacer dans l'ordre voulu.

En tout état de cause, je vous proposerai de vous faire connaître le contenu de ces lamelles dans l'ordre qui paraît le plus logique. Mon essai de classification ne correspondra peut-être pas à l'exactitude de la disposition première du document. Vous voudrez bien ne pas m'en tenir rigueur.

* * *

L'usage de lamelles ou de tablettes, destinées à recevoir une inscription particulièrement importante, n'est pas nouveau. La matière première n'est pas toujours spécifiée¹. Les anciens Hébreux connaissaient cette pratique. C'est ainsi que, dans Habacuc II, 2,

1. On enseigne généralement que les tablettes dont on se servait pour écrire dans l'antiquité et au moyen âge étaient de cire, d'ivoire ou d'ardoise, et qu'au xvi^e siècle de notre ère ces tablettes tombèrent en désuétude.

le prophète reçoit l'ordre de graver la vision sur les tablettes, afin qu'on la lise couramment. Le terme ici employé, *עֲלֵה־לֶחֶם*, désigne, d'après les commentateurs, des tablettes en pierre ou en bois.

Dé même, en Esaïe XXX, 8, le prophète reçoit également l'ordre de graver la sentence des bêtes du Midi « sur une tablette » *עֲלֵה־לֶחֶם*, c'est-à-dire sur une lamelle en pierre ou en bois, selon le sens donné à *לֶחֶם*, et non sur du métal.

Le N. T. nous offre, lui aussi, un exemple où la tablette en question semble être en bois; Zacharie (Luc, I, 63) se fait donner une tablette pour écrire le nom de son futur fils; le texte offre le mot *πίνακιδον* ou *πίνακιδα* pour désigner la tablette; or ce mot est un diminutif de *πίνακισον* qui signifie « planchette », petite planche en bois. Là encore, il ne s'agit pas de lamelle en métal.

Par contre, en Job XIX, 23-24, il est nettement question de plomb: « si seulement mes paroles étaient écrites, si elles pouvaient être consignées dans un livre et gravées avec un burin de fer sur du plomb... ». Le mot hébreu *עֲשֵׂה־פֶּתַח* est donné par les commentateurs et les auteurs de dictionnaires comme signifiant le plomb.

Ce passage du livre biblique de Job prouve que l'on se servait de lamelles de plomb pour y graver quelque chose de particulièrement important.

Mais cet usage n'était pas spécial aux seuls Hébreux. Leurs voisins, les Phéniciens, avaient des coutumes scripturaires analogues. On en a la preuve à Carthage où une sorte de *tabella devotionis*, portant une inscription de six lignes, gravée au stylet sur une feuille de plomb, longue de 0 m. 12 et haute de 0 m. 07¹, était suffisamment mince pour être roulée sur elle-même, comme les *tabellae devotionis* classiques (*Répertoire d'épigraphie sémitique*, n° 18).

C'est également dans la nécropole punique de Tunis qu'on a découvert une lamelle d'or fin, avec inscription, et pouvant être suspendue au cou, comme une amulette (R. E. S., n° 19).

En Sardaigne aussi, on a trouvé une inscription gravée sur une lamelle d'argent, provenant de Tharros, et représentant une bar-

1. Ce sont presque les dimensions de notre document de Madrid (*supra*, p. 263).

que avec deux divinités égyptiennes et sept personnages debout (R. É. S., n° 21).

Enfin, à Palmyre, on relève la présence d'un certain nombre de bustes, où le personnage tient de la main gauche une sorte de tablette triangulaire à inscription et que les savants de nos jours dénomment tablettes *funéraires* (R. É. S., nos 135, 149 et 448).

D'une façon plus générale, si l'on se réfère à l'excellent mémoire de Philippe Berger sur un bandeau trouvé dans les environs de Batna¹, on observera que l'on possède et que l'on connaît un certain nombre de plaques, en argent, en or, recouvertes d'inscriptions ou de scènes mystiques. Ces monuments doivent être pour la plupart d'origine phénicienne et, une fois roulés et renfermés dans des capsules, servaient d'amulettes.

Cet usage des Phéniciens était sans doute contemporain de celui des Romains, qui faisaient graver sur des lamelles de plomb les *tabellae defixionum*, contenant le texte de formules magiques d'invocation et d'exécration².

A côté de ces petits monuments, qui étaient composés d'une seule lamelle en métal, or, argent ou plomb, on signale également l'existence de véritables livres dont la reliure et les feuillets se composaient de feuilles de plomb. On apercevait sur ces documents des figures de gnostiques et des inscriptions rédigées en étrusque et en grec. A propos de l'un de ces volumes, J. Matter « estime que si ce livre appartient à une école gnostique, c'est à une de celles qui se sont le plus éloignées de la pureté et du berceau du christianisme. On y remarque toute une série de symboles qui ne se retrouvent pas sur d'autres monuments gnostiques. Plusieurs des figures semblent en rappeler d'autres ou offrir de l'analogie avec elles, il est vrai ; toutes, cependant, ont des caractères qui leur sont propres et qui semblent en faire un nouvel ordre de monu-

1. Philippe Berger, *La trinité carthaginoise*. Mémoire sur un bandeau trouvé dans les environs de Batna... (Paris, in-fol.) (Extrait de la *Gazette archéologique*, année 1880). — Voir également Aug. Audollent, *Bandeau de plomb avec inscription trouvé à Haldra (Tunisie)*, dans *Mélanges offerts à M. Emile Châtelain*... (Paris, 1910), in-4°, p. 545 et suiv.

2. *GI. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*... publié sous la direction de MM. Ch. Daremberg, Edm. Saglio et E. Pottier... (Paris, 1905), s. v. *plumbum*.

ments. En effet, nous voyons ici un symbolisme si nouveau qu'il se rattache à peine par quelques points à celui qu'on reconnaît pour gnostique¹. »

À cette observation de J. Matter, il faut ajouter celle de Nonnus le Panopolitain, qui parle d'un livre dont la destination était vraisemblablement de servir d'amulette. Ces documents ou livres en plomb proviendraient d'Etrurie ; on y relève des caractères grecs, latins et étrusques ; l'un de ces documents offre plus de consonnes que de voyelles, ce qui le rend inintelligible à l'auteur de l'article consacré aux Basilidiens dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de dom CABROL (t. II, Paris, 1910, col. 524)².

Cette observation nous ramène au document de Madrid, qui ne présente que des consonnes, ce qui fait songer, *a priori*, à un texte sémitique écrit sans les voyelles.

La première lamelle débute par trois mots, qui sont certainement syriaques *beché m aloho hayo* « au nom du Dieu vivant », et qui révèlent un texte chrétien, correspondant au *bismillah rahman...* des musulmans. Puis viennent deux lignes en arabe, qui indiquent qu'on va donner le texte d'un poème composé pour la fête des Rameaux³.

La deuxième lamelle, rédigée entièrement en arabe, débute par une louange adressée au Créateur, qui eut la puissance de ressusciter Lazare, et se termine par l'affirmation que tout, dans les écrits de l'Ancienne Alliance, est authentique et digne de foi.

La troisième lamelle, également en arabe, proclame le bonheur de ceux qui assistèrent à un miracle tel que la résurrection de Lazare. Il y eut une grande joie parmi les habitants du ciel, comme aussi sur la terre des mortels.

La quatrième lamelle, encore rédigée entièrement en arabe, dit la joie du Messie à l'occasion de la fête de Pâques. En outre,

1. Cf. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publié par le R. P. Dom Fernand Cabrol... (Paris, 1910), in-8°, tome II, 1^{re} partie, s. v. *Basilidiens*.

2. M. Franz Cumont, qui assiste à la séance, veut bien m'indiquer que le Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, possède une feuille d'argent couverte de caractères grecs (formule d'exécration) Elle a été trouvée à Amisos et publiée par ce savant dans son *Recueil des inscriptions du Pont*, parmi celles d'Amisos.

3. Je regrette infiniment de ne pouvoir donner ici ni le texte ni la transcription ou la reproduction photographique de ce précieux document de Madrid.

si je comprends bien le texte, on semble indiquer que la fête des Rameaux est la plus belle de celles du cycle évangélique, comme, dit-on, c'est écrit dans l'Évangile. L'auteur se réfère sans aucun doute au passage du 4^e évangile, qui est le seul à relater la résurrection de Lazare (Jean, XI-XII, 19).

La cinquième lamelle, toujours en arabe, ne me paraît pas très claire, quant à présent ; tel que le sens m'apparaît, le texte semble mettre dans la bouche de Lazare, parlant d'une voix faible, la citation de Zacharie IX, 9, que le récit évangélique introduit de la façon suivante : « Jésus trouva un ânon et s'assit dessus, accomplissant cette parole de l'Écriture :

Sois sans crainte, fille de Sion,
Voici ton roi qui t'arrive,
Assis sur le petit d'une ânesse.

A la sixième lamelle, on invite le peuple chrétien à être dans l'allégresse, à se rendre à la montagne, vraisemblablement le mont des Oliviers, et à porter des rameaux de palmier et d'olivier. C'est sans doute par raison poétique que l'auteur ajoute « des rameaux » ou « des branches d'olivier » ; le texte évangélique ne mentionne que des branches de palmier (Jean XII, 13). Le sens de la quatrième ligne de cette lamelle m'échappe, quant à présent.

La lamelle 7 offre un sens apparemment clair : on rappelle que le Sauveur, grâce à sa croix, apporta aux humains la bonne nouvelle, et qu'il convient de l'honorer par des chants et avec de l'encens. On compare ensuite le peuple chrétien à une fleur matinale qui reçoit la pluie bienfaisante du mois d'avril.

Je réserve toute interprétation relative à la lamelle 8. La lecture est encore trop douteuse pour formuler un jugement et proposer une analyse ou une traduction.

ESSAI DE TRADUCTION

1. Au nom du Dieu vivant.

Nous commençons à écrire un panégyrique au sujet des Rameaux.

2. Loué soit Celui qui a formé (ou : perfectionné) le monde avec sa puissance

Et qui a ressuscité Lazare après qu'il eut été enterré ;

Isaïe et Michée et tous les prophètes ont dit

La vérité certaine, et il n'y a pas de faux dans leur dire.

3. Bienheureux celui qui, ce jour-là, assistait à cela,
Plein d'espoir et de joie dans l'aire de la montagne.
Ce jour-là alors les habitants du ciel se sont réjouis,
La terre était verdoyante, et le cœur content.
4. Le cœur du Messie, ce jour-là, était content,
...et heureux à cause de Pâques à venir.
La fête des Rameaux, ses beautés ont fait le tour
De toutes les autres fêtes : c'est écrit dans l'Évangile.
5. Il monte, annonçant la bonne nouvelle à Sion, nouvelle pleine
d'honneurs.
Il crie d'une voix faible qui ne porte pas loin :
Ton roi¹, est arrivé, ô Sion, humble,
Parmi les Juifs, et peu honoré².
6. Levez-vous, vous tous chrétiens, et soyez pleins de joie,
Portez vos rameaux et allez à la montagne,
Rameaux sacrés de palmier et d'olivier.
.....
7. Notre Sauveur, en portant sa croix, nous apporta la bonne
nouvelle,
Honoré par des chants et de l'encens ;
Vois le peuple, comme une fleur matinale,
Qui reçoit les nuages de niçan (avril) qui tombent en pluie.
8.
Le fils du Très-Haut, à lui les soldats et les gens ;
Nous leur (ou : y) lisons des Évangiles sacrés
.....
9.
.....

1. Ou : ton règne.

2. Réminiscence de l'évangile selon Jean XII, 15, qui est, à son tour, une réminiscence de Zacharie IX, 9.

COMMENTAIRE

L'introduction sommaire et l'essai de traduction qui précèdent ont été suffisants pour vous convaincre qu'il ne s'agit pas d'une amulette, au sens où l'on entend à l'ordinaire ce mot. La teneur quelque peu littéraire du document, l'absence de formules rigoureusement talismaniques mettront peut-être sur la voie qu'il convient de suivre pour faire rentrer ce genre de poème dans un cadre littéraire connu.

Les recherches livresques auxquelles je me suis livré n'ont conduit, quant à présent, à aucun résultat satisfaisant.

Par contre, la langue du document m'apparut dès le début comme de l'arabe de Syrie, et plus particulièrement de l'arabe chrétien du Liban. Parti sur cette piste, j'allai faire visite à Mgr. Pharès, délégué du patriarche maronite en France, qui me reçut avec la plus grande obligeance et me confirma dans mon hypothèse ; il me conta même l'anecdote suivante : dans le Liban chrétien, la veille des Rameaux est le jour consacré à la fête de la résurrection de Lazare. Ce jour-là, les enfants des écoles vont dans toutes les maisons, accompagnant trois de leurs camarades qui sont habillés d'une façon spéciale : l'un d'eux représente Lazare, et les deux autres simulent Marthe et Marie ; Lazare est vêtu de blanc, pour rappeler le linceul de la tombe. Les deux autres sont en deuil. Ils vont de maison en maison, et dans chacune d'elles, Lazare se couche et ses deux sœurs pleurent à côté de lui. Les enfants les plus doués de l'endroit sont chargés de lire une poésie en langue vulgaire, qui relate, avec quelques développements, le récit de la mort et de la résurrection de Lazare. Arrivés, à la lecture du passage où Jésus dit : « Lazare ! sors et viens ! », l'enfant qui représente le mort de Béthanie se lève et se dispose à sortir de la maison, pour se rendre dans une autre. Mais auparavant, les enfants adressent quelques compliments aux habitants de la maison ; la maîtresse du logis offre aux enfants quelques cadeaux, plus particulièrement des œufs pour la fête de Pâques. — Le petit poème dont il est ici question est écrit sur du papier ou sur du parchemin ; il est enroulé sur lui-même et maintenu au moyen d'un

cordonnet; on le déroule au fur et à mesure de la lecture et de la récitation.

Ce premier renseignement, que me communiqua Mgr Pharès, était d'une importance capitale pour l'identification de l'« amulette syriaque » de Madrid.

Je ne me bornai pas à ce seul renseignement oral, si précieux fût-il.

J'en écrivis, pour éclairer ma religion, au savant Bollandiste de Bruxelles, le R. P. Paul Peeters. Avec sa bonne grâce coutumière, l'éminent hagiologue m'adressait, à la date du 5 mai 1923, une réponse tout à fait probante, dont j'extrai ce passage : « ... Avant de vous avouer mon ignorance, j'ai voulu prendre le temps de compléter mes propres souvenirs. Recherches faites, je me trouve au même point qu'auparavant. Le sujet qui vous intéresse me semble ne jamais avoir fait l'objet d'une étude spéciale. Tout ce que l'on connaît de précis sur les rites du « Samedi de Lazare » a été dit par Cabrol dans son commentaire sur la *Peregrinatio Silviae*, p. 83-87. Je n'ai pas connaissance d'un autre travail sur la matière.

« D'après mes souvenirs de Syrie, le samedi avant la semaine sainte (la veille du dimanche des Rameaux) s'appelle encore aujourd'hui le samedi de Lazare. Ce jour-là, les enfants s'amuse à mettre en scène la résurrection de Lazare. L'un d'eux fait le mort; deux autres représentent Marthe et Marie pleurant à ses côtés. Les autres, tenant une longue bande de papier, font semblant d'y lire une lamentation funèbre, le tout accompagné des hurlements qui sont là-bas de mise à toutes les funérailles. On trouverait sans doute des descriptions de cet usage dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, ou dans les relations des Missionnaires de Syrie au XIX^e siècle. Mais à quel endroit précis, voilà ce que je ne saurais dire. La coutume populaire dont je parle est, je crois, mentionnée dans le *Drogman arabe* de mon professeur, le digne et excellent M. Harfouche (Beyrouth, Imprimerie catholique)¹. Je m'excuse

1. Réminiscence exacte; cf. *Le drogman arabe ou Guide pratique de l'arabe parlé*, en caractères figurés, pour la Syrie, la Palestine et l'Égypte..., par Joseph Harfouch (Beyrouth, impr., catholique), 1901, in-16, p. 72 : « Sabt el'azar, le samedi de Lazare » et *ibidem*, note 2 : « Veille des Rameaux. En mémoire de la

d'avoir tant tardé à vous faire cette réponse qui ne vous apprendra rien. Mais je ne suis pas en mesure de vous en dire plus long... »

Cette réponse du P. Peeters est au contraire tout à fait précieuse ; elle en dit beaucoup plus long que sa modestie ne le laisse supposer. Elle corrobore d'abord le renseignement oral fourni par Mgr Pharès ; elle donne ensuite deux indications bibliographiques importantes pour le sujet qui nous intéresse. Elle permet enfin de faire rentrer dans un cadre littéraire déterminé le genre spécial de poésie populaire que révèle le document de Madrid.

Ce document est du carchouni, c'est-à-dire de l'arabe écrit en caractères syriaques. Les Syriens chrétiens, croyant à l'origine divine de l'écriture, conservèrent leur alphabet propre après la conquête du pays par les Arabes et s'en servirent longuement et souvent pour écrire la nouvelle langue lorsqu'il l'eurent adoptée par la force des choses. C'est là le carchouni, dont l'étymologie est douteuse. Cet usage d'écrire l'arabe avec les caractères nationaux eut également force de loi chez les chrétiens de la Palestine, ainsi du reste que chez les chrétiens du Malabar, qui écrivent avec des caractères syriaques la langue malayalam ¹.

Dès que j'eus déchiffré les premières lignes du texte de Madrid, je vis donc que nous avions à faire à un document arabe chrétien. De plus, la langue usitée se révèle comme représentant l'arabe vulgaire de Syrie, probablement du Liban. On relève un certain nombre d'incorrections grammaticales, dans le genre de celles-ci : on a un verbe au féminin alors que le sujet est au masculin ; parfois, un mot, qui devrait être au nominatif est à l'accusatif, pour les besoins de la rime ; souvent même un mot qui devrait être au nominatif est à l'accusatif sans raison apparente ; ce dernier cas, si ce n'est pas moi qui me trompe, contribuerait à prouver que la science grammaticale de l'auteur de la pièce n'allait pas loin.

Par ailleurs, on relève dans ce panégyrique de la fête des Ra-

résurrection de Lazare, les enfants chrétiens jouent une petite scène, dans laquelle l'un d'eux fait le mort ; deux représentent Marie et Marthe, pleurant à ses côtés, tandis que les autres, debout autour du corps et tenant un long rouleau de papier, font entendre des chants funèbres. »

1. Cf. Rubens Duval, *Traité de grammaire syriaque*. (Paris, 1881), in-8^o, p. 11-12.

meaux une certaine prétention à la poésie, une certaine recherche de style qui rappellerait celui des psaumes.

Enfin, mais je suis trop mauvais arabisant pour oser l'affirmer, on relève de-ci de-là comme des rimes, mais pleines d'incorrections et de lacunes ; la versification, si versification il y a, est certainement très libre.



Sous la forme manifestement informe de cette communication, vous avez senti tout ce que le document de Madrid aurait gagné en intérêt à vous être présenté par un savant de métier. L'usage d'un métal, or, argent, airain ou plomb, est vieux comme le monde, pour y graver des lignes auxquelles on attache une réelle importance et la *Kohélet* avait déjà coutume de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il n'était pas dépourvu d'intérêt de le rappeler une fois de plus en signalant un document qui rentre dans un genre littéraire assez peu connu et assez peu répandu.

FR. MACLER.



